Le taoïsme des origines: de Lao-Zi à Zhang-Zi.

**Le Taoïsme des origines**

Né vers - 6 avant Jésus-Christ, le taoïsme imprègne aujourd'hui encore la culture et la manière d'être du peuple chinois et continue, par le halo de mystères qui l'entourent, d'attiser la curiosité des étrangers. Si l'on situe l'apparition de la philosophie taoïste entre - 6 et - 4 avant J-C, les historiens avouent ne savoir que peu de choses sur les précurseurs de ce grand courant de la pensée chinoise, le plus important avec le confucianisme. La naissance du taoïsme coïncide avec une période trouble, marquée par des affrontements entre les différents royaumes de Chine, mais qui se révélera extrêmement fertile sur le plan de la pensée philosophique. Pour les Chinois, le tao est le principe philosophique et religieux (bien que Philippe Che ait choisi de ne pas aborder l'aspect théologique) à l'origine de la vie et qui régule le fonctionnement de l'univers. Une sorte de matrice d'où serait issu le monde visible, le terme "visible" traduisant la pensée taoïste selon laquelle tout ce que nous percevons à l'aide de nos sens ne serait qu'illusion. Ainsi, Lao-Zi et Zhang-Zi (en traduction francisée: Lao-Tseu et Zhang-Tseu) expliquent que l'homme s'est égaré avec la civilisation - du fait notamment de son attachement aux biens matériels - et qu'il doit retrouver sa juste place au sein de l'univers. Selon eux, définir le taoïsme avec des mots, c'est réduire sa signification. "Celui qui parle du taoïsme ne le connaît pas, celui qui le connaît n'en parle pas" (propos de Lao-Zi)… Selon le taoïsme, les tracas et les soucis détournent l'homme de sa nature originelle, ce qui implique une tendance à relativiser chaque événement et à nier certitudes et valeurs morales. A l'instar de cette jolie formule "un homme se regarde dans l'eau calme, pas dans l'eau trouble"; l'idéal des sages est de ne pas intervenir dans le cours des événements en abolissant toute activité mentale. Allant jusqu'à remettre en cause les notions de connaissance et de savoir, cette philosophie ressemble par certains points au nihilisme. Et même si tous les Chinois ne sont pas taoïstes, force est de reconnaître que certaines idées imprègnent encore leur culture, notamment dans le domaine des arts de la science et de l'histoire. S'il est vrai que les taoïstes sont à l'origine de la médecine (ils ont appris à développer d'étonnantes techniques respiratoires et sexuelles).dans leur pays, certains (dont l'éminent spécialiste Philippe Che) n'hésitent pas à affirmer qu'ils sont à la base de la réelle originalité de la manière de penser chinoise . Compte-rendu JIR 21/12/93 ---------------------------------------------------------------------------------------------------- LE TAOISME DES ORIGINES Philippe Che, conférence du 7 décembre 1993, St-Pierre Bref historique Le courant de pensée que l’on désignera plus tard sous le nom de taoïsme naît entre les 6ème et 4ème siècles av. J.-C., durant la période dite des Royaumes Combattants, période politiquement et socialement trouble, mais particulièrement riche au niveau philosophique (l’image des " Cent Ecoles ", reprise par Mao Tsé-toung, date de cette époque), et en cela comparable à la Grèce antique. Nous limiterons le sujet d’aujourd’hui à quelques idées centrales de ce courant, car l’histoire du taoïsme est longue et complexe : si les textes de base sont à caractère essentiellement philosophique et mystique, une véritable religion taoïste a pris naissance il y a environ deux mille ans, et continue d’exister, de façon assez marginale, sous une multitude de cultes nationaux et locaux. Par ailleurs, le taoïsme est à l’origine d’une bonne partie de ce qui fait l’originalité de la culture chinoise, qu’elle continue d’alimenter aujourd’hui : peinture, poésie, médecine, arts martiaux, sciences chinoises tirent en grande partie leur inspiration d’un courant fécond, dont l’influence ne se limite pas à la Chine : le bouddhisme Zen, né en Chine mais connu du monde occidental sous sa forme japonaise, en est par exemple fortement empreint. Le taoïsme primitif semble être la cristallisation de plusieurs courants. Ainsi, le dualisme yin-yang, et la vision du monde et de l’homme qui en découle, remonte-t-elle à une tradition beaucoup plus ancienne, développée dans le Yijing (Livre des mutations), l’un des textes chinois les plus anciens. C’est avec deux textes aux origines incertaines, le Laozi (ou Daodejing, Livre de la Voie et de la Vertu) et le Zhuangzi (du nom de son auteur), que le courant taoïste prend forme. Lao zi (ou Lao tseu, selon l’ancienne transcription française), l’un des personnages les plus illustres de l’antiquité chinoise avec son supposé contemporain Confucius, est un être en grande partie mythique. Sa courte biographie, rédigée par le célèbre historien Sima Qian vers l’an 100 avant J.-C., le fait naître au 6ème siècle (avant J.-C., bien entendu) dans l’actuel Henan (rive sud du fleuve Jaune), et ne contient guère que trois informations importantes sur sa vie : il aurait été archiviste à la cour royale des Zhou, aurait rencontré Confucius - les termes de leur entretien, assez bref et sans ambages, sont rapportés - et, juché sur un buffle, serait parti vers l’Ouest, d’où il ne serait jamais revenu. Le texte qui lui est attribué est court (environ cinq mille caractères), très rythmé, souvent poétique, parfois limpide et parfois très obscur. Il a fait l’objet d’innombrables traductions, mais reste en partie très énigmatique. Le texte attribué à Zhuang zi (4ème s. av. J.-C.) est beaucoup plus long que le Laozi, et beaucoup plus varié dans sa forme. Il semble être l’œuvre de plusieurs auteurs. Les spécialistes sont en général d’accord pour attribuer les sept premiers chapitres (sur trente trois) à l’auteur présumé. C’est un texte d’une grande beauté et d’une grande richesse, difficile lui aussi, mais certainement un des grands textes de la littérature mondiale (les traductions françaises ne lui rendent malheureusement pas justice). La démarche Le terme " démarche " semble plus approprié que celui de " doctrine " dans le cas du taoïsme : le terme " Dao " (ou Tao) signifie en effet " la voie, le chemin ", et le taoïsme est dans son ensemble, nous y reviendrons, ennemi des doctrines et dogmes en tous genres. Cela ne signifie pas que ce courant ne propose par d’idées. La principale est celle selon laquelle l’adepte doit s’efforcer de retrouver sa juste place au sein de l’univers, retourner et se confondre avec son origine, son principe créateur, et en même temps son moteur et sa dynamique : le Dao. Comme l’indique Lao zi dans les premiers mots de son texte, le Dao est ineffable : le nommer revient à le réduire. Il est sans forme, invisible, inaudible, impalpable, bref inaccessible par les sens. Il l’est tout autant par l’intellect. C’est pourquoi il est à peu près inutile d’en parler ou d’écrire à son sujet - c’est ce que répètent les milliers de textes taoïstes rédigés tout au long de l’histoire. L’homme a oublié le Dao, et de ce fait ne peut plus comprendre le monde dans sa véritable essence. Se confondre avec son origine, son principe créateur, image familière à la psychanalyse. De fait, le Dao est clairement associé à un principe féminin, et Lao zi fait souvent allusion à une phase d’indifférenciation de l’univers : La divinité du Val est immortelle C’est la femelle obscure. La porte de la femelle obscure Voilà l’origine du ciel et de la terre Indiscernable mais toujours présente Qui en use jamais ne l’épuise. (Daodejing, chapitre 6) Le monde visible est un dans son origine, multiple dans ses apparences. Il procède d’un principe tantôt ramassé en un point, tantôt dispersé à travers l’infinie variété des êtres. A l’image de la matrice est associée tout naturellement celle du vide, autre principe central de la vision taoïste. Le vide est à la fois réceptacle et élément productif, créateur. Il est le point de départ de toute dynamique : Bien que trente rayons convergent au moyeu C’est le vide médian Qui fait marcher le char L’argile est employée à façonner les vases Mais c’est du vide interne Que dépend leur usage Il n’est chambre où ne soient percées portes et fenêtres Car c’est le vide encore Qui permet l’habitat L’être a des aptitudes Que le non-être emploie. (Daodejing, chapitre 11) Les moyens - La quiétude Le vide est aussi un moyen pour l’esprit d’atteindre la quiétude dans un premier temps, puis d’accueillir en soi cette dynamique cosmique qu’est le Dao, objectif ultime de l’adepte. L’apprentissage ultime consiste à tout oublier : " Abandonne l’étude et sois sans souci. " (Daodejing, chapitre 20) Les taoïstes sont des ennemis farouches de tout tracas, de tout tourment, de toute peine, car ce sont autant de choses qui détournent l’homme de sa nature originelle, de son vrai visage : Un homme ne se mire pas dans l’eau mouvante, mais dans l’eau tranquille, nous rappelle Zhuang zi. L’adepte s’efforce d’être serein face à son destin : " Savoir ce contre quoi on ne peut rien et l’accepter comme son destin, seul le sage en est capable. " Il s’efforce d’être serein face à la mort : " Quand la femme de Zhuang zi fut morte, Hui zi alla exprimer ses condoléances. Il trouva Zhuang zi accroupi, chantant et battant la mesure sur une jarre. Hui zi lui dit : Que vous ne pleuriez pas celle avec qui vous avez vécu, qui vous a donné des enfants et qui a vieilli avec vous, passe encore. Mais que vous chantiez en battant la mesure sur une jarre, c’en est trop ! Mais non, dit Zhuang zi. Quand elle est morte, comment n’aurais-je pas, dans un premier temps, été affecté ? Mais en réfléchissant à l’origine de toute existence, je trouvai qu’il fut un temps où elle n’était pas née ; où non seulement elle n’était pas née, mais où elle n’était même pas un être physique ; bien plus, il fut un temps où elle n’était même pas un souffle : elle était confondue dans l’indistinction du Chaos. C’est de là que, par une première transformation, le souffle apparut ; par une nouvelle transformation, il y eut une base corporelle ; par une dernière transformation enfin, le corps connut la vie. Maintenant, une nouvelle transformation encore, et c’est la mort. Ces phases sont comme la marche des quatre saisons, du printemps à l’automne, de l’été à l’hiver. Elle dort maintenant, tranquille dans le grand Reposoir. Si je me mettais à gémir en la pleurant, je me jugerais moi-même incapable de pénétrer le destin, c’est pourquoi je m’en abstiens. " (Zhuang zi, chapitre 18) - La remise en cause des certitudes Au chapitre des grandes remises en question provoquées par le système taoïste, figurent un bon nombre de certitudes communément admises, et en particulier la valeur accordée au savoir : " La connaissance des hommes de jadis était arrivée quelque part. Où était-elle arrivée ? Certains pensaient que les choses n’avaient jamais existé. Voilà l’arrivée, voilà la fin, voilà ce à quoi l’on ne peut rien ajouter. Ensuite il y eut ceux qui pensaient que les choses existaient, mais qu’il n’y avait jamais eu de catégories. Ensuite il y eut ceux qui pensaient qu’il y avait des catégories, mais qu’il n’y avait jamais eu de tort ni de raison. L’apparition du tort et de la raison entamèrent la Voie. Et c’est parce que la Voie fut entamée que l’amour prit forme. " (Zhuang zi, chapitre 2) Ces derniers propos peuvent paraître surprenants de prime abord. C’est un des buts recherchés, les taoïstes étant volontiers provocateurs. Mais ils correspondent en même temps à l’idée fondamentale du système, qui est la quête de l’unité, et partant une méfiance systématique à l’égard de toute catégorie et de toute attitude partiale. Quant à la poursuite aveugle du savoir, Zhuang zi nous met en garde plus d’une fois : " Qui subordonne sa vie limitée à la poursuite du savoir illimité va à l’épuisement. Epuisé, il veut savoir encore et meurt ainsi d’épuisement. " Zhuang zi nous met également en garde contre la supposée valeur de nos opinions et de nos discours : " Supposez que nous ayons une discussion, et que votre point de vue l’emporte sur le mien, cela signifie-t-il nécessairement que vous avez raison et que j’ai tort ? Si mon point de vue l’emporte sur le vôtre, cela signifie-t-il que j’ai raison, et que vous avez tort ? Qui a tort ? Qui a raison ? Avons-nous tous les deux tort ? Avons-nous tous les deux raison ? Si ni vous ni moi ne sommes capables d’en décider, quelqu’un d’autre que nous y verra encore moins clair ! A qui ferai-je appel pour nous départager ? A quelqu’un qui soit de votre avis ? Mais s’il est de votre avis, comment peut-il nous départager ? A quelqu’un qui soit de mon avis ? Mais s’il est de mon avis, comment peut-il nous départager ? A quelqu’un qui ne soit ni de votre avis ni du mien ? Mais s’il n’est ni de votre avis ni du mien, comment peut-il nous départager ? A quelqu’un qui soit à la fois de votre avis et du mien ? Mais s’il est à la fois de votre avis et du mien, comment peut-il nous départager ? Ainsi, ni vous, ni moi, ni l’autre ne pouvons nous comprendre. Devons-nous alors attendre quelqu’un d’autre encore ? Mais attendre qu’une voix décide pour une autre revient à n’en attendre aucune. Harmonisons-les dans l’égalité du ciel, laissons-les à leurs changements infinis, et vivons toutes nos années. - Que voulez-vous dire par " harmonisons-les dans l’égalité du ciel ? - Je veux dire par là que ce qui est juste n’est pas juste, ce qui est ainsi n’est pas ainsi. Si ce qui est juste était réellement juste, il n’y aurait pas de discussion sur la différence entre ce qui est juste et ce qui ne l’est pas. Si ce qui est ainsi était réellement ainsi, il n’y aurait pas de discussion sur la différence entre ce qui est ainsi et ce qui ne l’est pas. Oubliez les années, oubliez les distinctions. Plongez dans l’infini et faites-en votre demeure ! " (Ibid.) Le sage taoïste se place donc au-dessus des querelles et des distinctions. Il ne partage ni l’affairement ni les craintes de ses semblables : " Je vais essayer de vous parler témérairement, et vous allez m’écouter témérairement. Le sage se repose sur le soleil et la lune, met l’univers sous son bras, et se confond avec lui. Il laisse le chaos et l’obscurité où ils sont. Esclaves et souverains sont pour lui pareils. La foule s’affaire sans répis. Le sage est stupide et ignorant. Il traverse dix mille années, mais demeure pur et intègre. La myriade des être s’épuise, et par là même s’accumule. Comment pourrais-je savoir si l’amour de la vie n’est pas une illusion ? Comment pourrais-je savoir si haïr la mort, ce n’est pas comme partir jeune de chez soi et ne pas connaître le chemin du retour ? " La vie est un rêve, c’est ce que tente de nous faire comprendre Zhuang zi à travers toute son œuvre : " Celui qui rêve qu’il s’enivre pleure au matin. Celui qui rêve qu’il pleure s’en va chasser le lendemain. Alors qu’il rêve, il ignore qu’il s’agit d’un rêve. Il lui arrive même d’interpréter ses rêves dans ses rêves. Ce n’est qu’au réveil qu’il réalise que tout cela n’était qu’un rêve. Il y aura un grand réveil, et nous saurons alors que tout cela n’était qu’un grand rêve. Mais les idiots croient qu’il sont éveillés : Nous savons cela parfaitement, disent-ils. Et cela, qu’ils soient seigneurs ou bergers. " (Ibid.) Rien ne vaut, encore une fois, l’une des admirables fables de Zhuang zi pour résumer, en guise de conclusion, la voie (ou l’absence de voie ?) que nous propose le sage taoïste : " Connaissance s’en alla voyager au nord sur les bords du fleuve Obscur ; elle gravit une colline qui se dressait dans l’ombre et y rencontra le Silencieux. J’ai quelques questions à te poser, lui dit-elle. Par quelle méditation, quelle réflexion pourrais-je connaître le Dao ? En quel lieu, après quels exercices pourrais-je me reposer dans le Dao ? Par quelle école, par quelle voie pourrais-je obtenir le Dao ? A ces trois questions, le Silencieux ne répondit pas. Non qu’il ne voulût pas répondre : il ne savait quoi répondre. Connaissance, n’ayant pas obtenu de réponse, s’en retourna au sud du fleuve Blanc et gravit la colline des Renardières ; elle aperçut le Bouffon. Lui adressant la parole, elle lui posa les mêmes questions. - Attends, je le sais, je vais te le dire. Mais au moment où il allait parler, le Bouffon avait oublié ce qu’il voulait dire. Connaissance, n’ayant pas obtenu de réponse, s’en retourna au palais du Souverain ; elle y trouva Huangdi et lui posa les mêmes questions. Huangdi répondit : Ne pense pas, ne réfléchis pas, alors seulement tu connaîtras le Dao. Ne te préoccupe ni du lieu, ni des exercices, alors seulement tu te reposeras dans le Dao. Ne te mets à aucune école, ne suis aucune voie, alors seulement tu atteindras le Dao. Connaissance demanda à Huangdi : Toi et moi, nous savons, mais ces deux-là ne savent pas. Qui est dans le vrai ? Huangdi répondit : Le Silencieux est parfaitement dans le vrai ; le Bouffon s’en approche ; mais toi et moi, nous en sommes loin. Car celui qui sait ne parle pas ; qui parle ne sait pas. C’est pourquoi le Saint prodigue un enseignement sans parole. " (Zhuangzi, chapitre 22) Bibliographie succincte : - Philosophes taoïstes - Lao-tseu, Tchouang-tseu, Lie-tseu, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1980. - Tchouang-tseu, Œuvre complète, traduction, préface et notes de Liou Kia-hway, Connaissance de l’Orient, Gallimard, 1969. - Max Kaltenmark : Lao tseu et le taoïsme, Collection maîtres spirituels, éd. du Seuil, 1965. - Ge Hong : La voie des divins immortels, traduit, présenté et annoté par Philippe Che, Connaissance de l’Orient, Gallimard, 1999.